LE PERE TOM. ⁽¹⁾

CHAPITRE XXII.

L'HERBE FLETRIE, LA FLEUR FANÉE.

L'existence passe vite ; et en vivant au jour le jour, notre ami Tom compta deux années de plus. Quoique séparé de ceux qui lui étaient chers, et souvent préoccupé de l'avenir, il n'était pas absolument malheureux. La sensibilité humaine est comme une harpe dont l'harmonie n'est complètement détruite que lorsqu'un choc terrible brise à la fois toutes les cordes. Si nous nous reportons aux époques de notre vie où nous avons le plus souffert, nous nous rappelons que chaque heure amenait ses distractions, ses consolations, et que notre misère n'était jamais complète.

Tom avait appris à être content de son sort. Il avait puisé dans ses lectures la doctrine de la résignation, en même temps que des habitudes de réflexion et de régularité.

Comme nous l'avons raconté dans le dernier chapitre, le jeune Georges répondit à la lettre de Tom en belle écriture ronde et moulée, qu'on pouvait lire d'un bout de la chambre à l'autre. Après avoir dit que la mère Chloé était louée comme pâtissière à Louisville, où son talent lui valait des sommes fabuleuses, Georges ajoutait que le prix du rachat ne tarderait pas à se compléter. Moïse et Pierre étaient laborieux. La petite trottait dans toute la maison, sous la surveillance de la famille en général, et de Sally en particulier.

La case de Tom était fermée provisoirement, mais on y devait faire des embellissements extraordinaires lorsque Tom reviendrait. Le reste de la lettre donnait la liste des travaux scolaires de Georges, et la mention de chacune commençait par une magnifique capitale. On y trouvait aussi les noms de quatre nouveaux poulains qui étaient nés dans l'habitation, et Georges disait à ce propos que le père et la mère se portaient bien. Le style était plein d'élégance et de concision ; mais Tom s'en exagéra les beautés, et regarda cette lettre comme le chef-d'œuvre des temps modernes. Il ne se lassait pas de la regarder, et il demanda même à Eva s'il n'était pas possible de la faire encadrer pour la pendre aux murailles de son cabinet. Il ne fut arrêté que par la difficulté d'arranger la page de manière qu'on en vit les deux côtés à la fois. L'amitié de Tom et d'Eva avait grandi avec l'enfant. Le fidèle serviteur éprouvait pour elle un sentiment indéfinissable ; il l'aimait comme une créature frêle et terrestre ; mais en même temps il l'adorait presque comme un être céleste et divin. Il la contemplait avec ce mélange de tendresse et de vénération que les marins italiens ressentent à la vue d'une image de l'enfant Jésus ; son grand plaisir était aussi de satisfaire les gracieuses fantaisies d'Eva, ces mille petits besoins qui assiégent l'enfance et qui varient comme les couleurs de l'arc-en-ciel. Au marché, le matin, il cherchait pour elle sur les étalages les fleurs les plus rares, les pêches ou les oranges les plus belles. Ce qui le charmait le plus au monde, c'était de voir la jeune fille guetter de loin son arrivée et lui adresser cette question enfantine :—Eh bien ! père Tom, qu'est-ce que vous m'apportez aujourd'hui ?

Evangelina, de son côté, n'était pas moins prodigue de bons offices. Malgré son jeune âge, elle lisait d'une manière remarquable ; elle avait l'oreille musicale, le goût de la poésie, et une sympathie instinctive pour tout ce qui était noble et grand. Ces qualités en faisaient la meilleure lectrice de la Bible que Tom eût jamais entendue. D'abord, elle lut pour complaire à

(1) Voir *La Ruche Littéraire* des mois de Mars, d'Avril de Mai, et de Juin.